

Le choix d'une carrière vu par quelques philosophes et écrivains [suite]

Autor(en): **Sudan, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **75 (1946)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040674>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le choix d'une carrière

vu par quelques philosophes et écrivains

(Suite)

Molière critique, tue par le ridicule. C'est sa tâche de comédien. Mais il ne construit pas après la démolition. Un autre vint après lui, qui posa les principes d'une éducation nouvelle. Jean-Jacques Rousseau est positif. Il propose une solution, avec exemple à l'appui, à la mesure de sa clairvoyance, de son originalité, et même de son incohérence d'homme primitif. Soucieux à l'extrême de la meilleure formation de son Emile, il craint cependant d'accorder trop d'importance au choix d'un métier, pour la simple raison que son élève est idéalement prêt à pénétrer dans n'importe quel domaine de l'artisanat. Mais son enseignement dépasse le cadre individuel pour déborder sur le plan général, plan où les candidats à l'apprentissage ne ressemblent que fort peu au modèle pétri par Jean-Jacques. Tel un bon sauvage extirpé de sa forêt et jeté brusquement au sein d'une société artificielle, il réagit violemment et se met en devoir de saper la méthode d'éducation en usage de son temps, méthode absurde où l'on méconnaît même le sujet à éduquer. On se fait de fausses idées de l'enfance, dit-il. Même les plus sages ne s'attachent qu'à ce qu'il importe aux hommes de savoir, « sans considérer ce que les enfants sont en état d'apprendre »¹. Il n'y a qu'un cri contre la pratique établie et personne avant lui ne s'est avisé d'en proposer une meilleure. Rousseau fait table rase, après ses devanciers. Tout est faussé selon lui, parce qu'on a délibérément abandonné l'ordre de la nature, ordre auquel il faut à tout prix revenir. Et l'homme l'a si bien quitté qu'il compromet tout ce qui est bon, sortant des mains de Dieu, et « force... un arbre à porter les fruits d'un autre »². Dans le conformisme outrageant de la société, les rangs étant stables et les hommes instables, « nul ne sait si en élevant son fils pour le sien (= son rang) il ne travaille pas contre lui »³. Le but vers quoi tend cette éducation étant indéterminé et incertain, l'éducation elle-même devient aléatoire et inefficace.

C'est pourquoi, replaçant l'homme dans sa véritable fonction en lui redonnant sa vraie valeur, Rousseau décide d'apprendre avant tout à son Emile le meilleur métier, le métier d'homme : « Vivre est le métier que je lui veux apprendre »⁴.

Mais Jean-Jacques avoue que ce métier d'homme n'est suffisant que si l'homme est apte à se conserver. Emile devra donc trouver une occupation susceptible de lui fournir subsistance et sécurité. S'il est riche même, il doit à la société le prix de son entretien, et cela en travail. « Travailler est donc le devoir indispensable de l'homme social »⁵. Mais si le jeune homme n'a pas reçu d'héritage à conserver, comme Emile, ou s'il l'a perdu, il ne reste qu'une solution : apprendre un métier.

Rien d'ignoble dans un métier : au contraire, la condition de l'artisan a la

¹ J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, Préface, p. 1.

² *Ibid.*, chap. I, p. 5.

⁴ *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 11.

⁵ *Ibid.*, chap. III, p. 219.

faveur d'être la plus indépendante de la fortune. Si le prince veut vexer l'artisan, « son bagage est bientôt fait : il emporte ses bras et s'en va »¹. Mieux vaut donc songer à un métier des mains qu'à être lord, marquis, prince et peut-être un jour moins que rien. Lors, plus n'est besoin d'être lâche ou menteur devant les grands, souple et rampant devant les fripons, vil et complaisant devant le monde ; point de cour à faire à personne, point de sot à flatter, point de suïsse à fléchir, point de courtisane à payer ou à encenser. Liberté et indépendance sont ainsi accordées en partage à l'artisan, cependant que le paysan reste esclave de sa terre. Et le travail lui-même ne fait jamais défaut : « Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris : Maître, j'ai besoin d'ouvrage. Compagnon, mettez-vous là et travaillez »². » Alors, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours, et « vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste ».

Rousseau n'a donc point de mépris pour le métier manuel et ne nourrit aucune ambition insensée à l'égard d'une profession soi-disant supérieure. Il ne mésestime point non plus la difficulté qu'il y a à convaincre qu'un métier est utile et même nécessaire. Et cela est si vrai et si important que le précepteur d'Emile assure que si l'on établissait enfin qu'il « est beau de savoir un métier, vos enfants le sauraient bientôt sans l'apprendre »³.

Mais quel métier faut-il faire ? Faut-il choisir ce métier, c'est-à-dire faire acte de jugement, puis de volonté, ou laisser agir le hasard ? Sans préciser explicitement qu'il faut opter pour l'une ou l'autre des multiples activités qui se présentent, Rousseau pratique lui-même une sélection. Emile ne sera ni brodeur, doreur, vernisseur, musicien, comédien, ni faiseur de livres. A ce propos, Jean-Jacques confesse, en note, de l'être pour son malheur et, s'il écrit, ce n'est pas pour excuser ses fautes, mais pour empêcher ses lecteurs de l'imiter. Voilà qui est prêcher par l'exemple ! Mais nous nous éloignons du sujet. Quant à son élève, mieux vaut qu'il soit cordonnier que poète, qu'il pave les grands chemins plutôt qu'il ne fasse des fleurs en porcelaine, car les occupations de rimeur et de peintre en œillets n'assurent ni vie ni conservation, pas plus que les métiers malsains qui détruisent la santé. Rousseau les éliminera également.

Mais pousser la sélection jusqu'à l'extrême revient à choisir par le négatif. Il faut donc faire un choix. L'exemple que propose Rousseau est caractéristique : « Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoins. Pour son nécessaire, chacun s'appliquera à dix sortes de travaux. Quel en sera le résultat ? Selon la différence de génie et de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes et seront mal servis »⁴. » Piteuse société ! Afin de remédier à cet état, que chacun s'applique donc pour lui seul et pour les neuf autres « au genre d'occupation qui lui convient le mieux »⁴. Que voilà un argument excellent, par lequel Jean-Jacques se fût acquis les grâces de Platon !

Mais l'ingénu précepteur ne se fait pas faute de se contredire et de fausser compagnie au disciple de Socrate. Il désire, disions-nous, qu'Emile apprenne un métier. Et aussitôt il lui enseigne la méthode propre à se familiariser avec plusieurs professions : Aller chaque semaine une ou deux fois passer la journée

¹ *Ibid.*,

³ *Ibid.*, p. 228.

² *Ibid.*, p. 222.

⁴ *Ibid.*, p. 216.

entière chez un maître. « Voilà, dit Rousseau, comment on apprend plusieurs métiers à la fois ¹. » De fait, Emile, devenu homme, sait tout faire : il manie la bêche et la houe, sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; « les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers » ². Marié à Sophie, quelques années plus tard, Emile est un parfait bricoleur : « On a un vieux clavecin tout dérangé ; Emile l'acommode et l'accorde ; il est facteur, il est luthier aussi bien que menuisier ³. » Que doit être une fugue de Bach jouée sur cet instrument rafistolé par un tel maître d'état ? Mais la contradiction de Jean-Jacques ne s'arrête pas là. Il critique l'ordre actuel selon lequel les arts ne peuvent se développer et se perfectionner que par la subdivision. Il ridiculise les ouvriers qui, pour exercer un seul art, sont asservis à mille autres : « Il faut une ville pour chaque ouvrier, dit-il ⁴. » Et pourquoi pas, puisqu'il faut bien dix hommes pour un seul dans la société citée plus haut ? Puisqu'avantage il y a d'avoir appris un métier, qu'on y trouve plus aisément de l'ouvrage, puisqu'il faut plusieurs activités antérieures pour pratiquer un métier, pourquoi donc trouver bizarre que, pour un seul humain, il en faille une quantité d'autres ? Que deviendrait le monde si chacun se mettait à vivre isolément en Robinson ? Ce langage de Rousseau eût paru fort désagréable à Platon et l'on peut douter que ce dernier n'eût perdu son calme philosophique à la lecture de telles inepties.

Rousseau s'est abusé. Mais revenons à son idée première qui est juste, savoir qu'il faut faire le métier qui convient le mieux. Mais selon quels critères plus précis faut-il choisir ? L'état d'homme auquel Rousseau veut élever Emile implique l'utilisation de tous les talents que la nature a donnés : intelligence, cœur, conscience. Il éliminera donc encore les états de manœuvres, « stupides professions dont les ouvriers, sans industrie et presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail » ⁵. Il hait tout ce qui n'est pas de l'homme et ressemble à la machine : tisserands, faiseurs de bas, scieurs. A quoi sert, selon lui, d'employer à ces métiers des hommes de sens ? Il répond : « C'est une machine qui en mène une autre ⁶. » Mais ailleurs, ce qu'il demande, ce n'est pas un talent, c'est « un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête » ⁷. Nous voilà perplexes. Heureusement qu'à la pratique Rousseau se montre plus sage. Il choisit, pour Emile, le travail de menuisier, car ce métier est propre et utile ; il tient le corps en haleine ; il exige de l'adresse et de l'initiative ; dans la forme des ouvrages, l'élégance et le goût ne sont pas exclus. En bref, c'est vraiment un métier où l'ouvrier peut être homme.

Ce métier est utile. Serait-ce peut-être là le premier critère auquel s'attache Rousseau ? De fait, à quoi servent ces montagnes de connaissances qui sont faites pour nourrir l'âme et non le corps ? A quoi servent les arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste et à la faveur des grands ? Point de ces professions de politicien, d'architecte, de peintre, de professeur, où il importe plus d'être charlatan qu'habile. Si l'on ne sait que cela, jamais l'on ne sera qu'ignorant. C'est un métier honnête qu'il faut. Mais que signifie honnête ? « Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ⁸ » répond Jean-Jacques. Il dit ailleurs aussi :

¹ *Ibid.*, p. 227.

³ *Ibid.*, chap. v, p. 525.

⁵ ⁶ *Ibid.*, p. 226.

⁸ *Ibid.*, p. 222.

² *Ibid.*, p. 224.

⁴ *Ibid.*, chap. III, p. 209.

⁷ *Ibid.*, p. 227.

« A quoi cela est-il bon ? Voilà désormais le mot sacré ¹. » Tous les métiers sont examinés en premier lieu sous l'angle de l'utilité. Et si les archers, les espions, les bourreaux sont utiles, il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point ! Méthode peu scrupuleuse de jeter sur le dos de l'autorité la cheville d'une argumentation par ailleurs fort soignée !

Mais le critère de valeur n'est pas celui de l'utilité : c'est celui de la nature. Il faut la suivre. Elle seule peut conduire au succès loyalement, car elle ne trompe jamais. Et la nature, c'est le jeune homme à diriger, c'est Emile, c'est toute notre jeunesse, nature que nous devons nous attacher à connaître.

Afin de produire le maximum, il faut placer les talents dans une bonne terre, qui soit propice à leur développement. Il périra de misère celui qui ne sait ou ne peut les mettre dans « des circonstances favorables pour en faire usage ² ». Ces talents sont les aptitudes professionnelles qui ne prospèrent que dans la pratique du métier qui leur soit approprié. Telle est la méthode de Rousseau, « fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différents âges et sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés » ³. C'est dire que chaque activité entraîne la mise en œuvre d'aptitudes dont elle exige la présence. C'est dire aussi que l'absence d'une aptitude ou son insuffisant développement exclut certaines carrières. Ainsi, le jeune homme sujet au vertige ne pourra songer à devenir charpentier ou couvreur, ni à devenir peintre le daltonien, sans grands inconvénients. Rousseau ne manque pas d'attirer l'attention des éducateurs sur l'examen du degré de développement des facultés. Il ne faut point viser trop haut, au risque d'insuccès. Emile, jeune homme idéal, n'entreprendra rien qui soit au-dessus de ses forces qu'il connaît parfaitement. Ses moyens seront toujours adaptés à ses desseins. Et s'il se trompe, ce ne sera que l'exception.

Il faut aussi prendre garde au goût. L'abbé de St-Pierre, que Jean-Jacques a d'ailleurs en grande estime, fait apprendre à tous ses enfants, dont il s'est cru le devoir de peupler la classe des artisans, « un métier de leur goût » ⁴, n'excluant que les professions oiseuses et inutiles. Entre plusieurs états de même rang, l'agrément, l'inclination, la convention permettront d'arrêter le choix.

Mais tout n'est pas facile pratiquement, et l'éducateur, pédagogue ou orienteur, en est convaincu. Rousseau retrace l'épisode du laquais qui, ayant vu dessiner son maître, se mit en tête de l'imiter et de travailler du pinceau avec un tel zèle que, pendant six mois d'été, dans une antichambre au midi, cloué sur une chaise, il dessinait, redessinait, commençait, recommençait le même globe jusqu'à satisfaction. Il est parvenu à vivre de son pinceau, parce que la persévérance, jusqu'à un certain terme, supplée au talent. Mais qui n'eût pris son zèle pour un vrai talent ? Ne nous trompons pas. Il y a une grande différence entre se plaire à un travail et y être propre. Les « pronostiques » dont parlait Montaigne rarement se réalisent. A juger par un seul indice, l'on risque de commettre de profondes erreurs, car « il faut des observations plus fines qu'on ne pense pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions » ⁵. Et, faute de savoir étudier les secondes, on juge par les premiers. Il faut également veiller à faire le départ entre les « penchants qui viennent de la nature » et ceux « qui viennent de l'opinion » ⁶. L'abbé

¹ *Ibid.*, p. 196.

³ *Ibid.*, p. 215.

⁵ *Ibid.*, p. 224.

² *Ibid.*, p. 220.

⁴ *Ibid.*, p. 223.

⁶ *Ibid.*, p. 180.

de St-Pierre lui-même excluait également pour ses fils tous les métiers à la mode, comme celui de perruquier qui peut devenir inutile, tant que la nature ne se rebuera pas de nous donner des cheveux. Il est si difficile d'établir des pronostics quant à l'avenir des enfants, que le flux d'inepties qui se manifeste après coup presque toujours vient renverser les espérances. Le choix d'un état demeure hasardeux, tant que le jeune homme est sujet aux préjugés et soumis à l'opinion générale. Cette réflexion de Rousseau rejoint la théorie du hasard de Pascal.

Rousseau se montre particulièrement perspicace lorsqu'il distingue avec beaucoup d'à-propos l'aptitude acquise de l'aptitude qui permet d'acquérir. Il ne faut pas, dit-il, s'arrêter à voir l'exercice du corps et l'adresse des mains, mais il faut considérer quelle direction nous donnons aux curiosités de l'enfant, et le sens, et l'esprit inventif, et la prévoyance. Enfin, dernier écueil à éviter dans l'examen du jeune homme : ne point prendre pour une inclination marquée l'esprit imitatif commun à l'homme et au singe. Combien y a-t-il de laquais dans le monde ? Combien n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent ? Et Jean-Jacques illustre : « Tel entend le tambour et se croit général ; tel voit bâtir et veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire ¹. »

Observer, telle est la règle du psychologue, du pédagogue, de l'éducateur, de l'orienteur. Rousseau souhaite même qu'un homme judicieux nous donne un traité de l'art d'observer les enfants. « Observez la nature, dit-il encore, et suivez la route qu'elle vous trace ². » Il a tant de sollicitude pour nous que, faute d'un manuel *ad hoc*, il nous propose quelques moyens efficaces d'observation. Il a compris qu'une aptitude demeurée à l'état latent ne peut se manifester que si une excitation appropriée l'éveille. C'est d'ailleurs ainsi que procède le psychologue en ses expériences. « En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art, en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchants, et de voir briller la première étincelle de son génie ³. » De même, il nous convie à examiner les progrès en géométrie, afin de les faire « servir d'épreuve et de mesure certaine pour le développement de son intelligence » ⁴. Grâce à ces quelques remarques extrêmement judicieuses, Rousseau peut être considéré comme précurseur de la psychologie expérimentale.

Mais il est un dernier point de cette orientation professionnelle où il est particulièrement intéressant de connaître les idées de Rousseau. Quand le premier tri des métiers sera fait, quand l'éducateur aura examiné le candidat, en aura jaugé l'intelligence et décelé toutes les aptitudes, qui accomplira l'acte de choisir ? « Ce n'est pas moi, dit Jean-Jacques, qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique ⁵. » Nous avons dit plus haut que cette nature, c'est le jeune homme lui-même. Et il n'y aura contrainte d'aucune sorte. « Ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui ⁶. » Le rôle de l'orienteur est bien celui de conseiller et non d'imposer. C'est d'ailleurs notre théorie actuelle. « Qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien » ⁷, dit encore Rousseau. Ce précepteur est un conducteur et non un tyran. La liberté entière qu'il accorde à son protégé peut être avantageusement utilisée par le jeune

¹ *Ibid.*, p. 223.

³ *Ibid.*, p. 223.

⁵ *Ibid.*, p. 178.

⁷ *Ibid.*, p. 222.

² *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 179.

⁶ *Ibid.*, p. 223.

adolescent idéal, Emile ; cependant, tous ne sont pas des Emile, et c'est au fond bien heureux. Mais si le jeune homme, laissé à lui-même au moment décisif du choix, se trompe, si le choix donc est faux, quel remède faut-il appliquer ? Logiquement alors, c'est la nature — bonne originellement — qui est faussée. Dans ce cas, Jean-Jacques propose de la corriger. Si un jeune homme choisit une profession ne convenant pas à son sexe, se fait tailleur à moins d'être boiteux, qu'on le rende eunuque, « car l'aiguille et l'épée ne sauraient être maniées par les mêmes mains »¹. Curieuse affirmation de racisme professionnel, qu'il est surprenant de rencontrer sous la plume d'un Jean-Jacques croyant en la bonté originelle de la nature et de l'homme !

Il faut conclure. Le fait que nombre de philosophes et de pédagogues se sont attachés au problème du choix d'une carrière est une invitation à le considérer avec tout l'intérêt qu'il mérite et à n'en point restreindre l'importance. Tous affirment qu'il faut diriger les enfants vers les états qui conviennent à leur propre nature : intelligence, caractère et aptitudes diverses. Les enseignements de Platon, Montaigne et Rousseau sont particulièrement précis sur ce point et, *mutatis mutandis* sont applicables aujourd'hui encore. Ils n'ont point vieilli parce que tous contiennent une part plus ou moins abondante de vérité. Il faut donc observer la nature de l'homme, sans oublier toutefois qu'elle fut viciée un jour par la faute originelle. Et il faut juger avec cette prudence qui est la vertu première du pédagogue et de l'orienteur. La certitude n'est jamais absolue et toute conclusion ne peut être qu'une probabilité. Il faut agir avec franchise et perspicacité, et ne point se laisser solliciter par telle ou telle impression fugitive. Mais laissons aussi à Dieu le soin de préciser le chemin à suivre, à Lui qui ne fait point mûrir la citrouille sur la branche du chêne. Et si le « hasard » dont parle Pascal ne peut être complètement supprimé, il reste néanmoins la possibilité de conseiller, de diriger sans contrainte aucune, mais après un jugement bien établi, nos jeunes gens et jeunes filles vers les carrières qui leur seront le mieux appropriées.

ALFRED SUDAN.

¹ *Ibid.*, chap. III, 225.